

36

(192)



N^o 17.2965

f.d.

OSAUREUS

OU

LE NOUVEL

ABAILARD,

COMÉDIE.

OSAUREUS,

OU

LE NOUVEL

ALBATRARD,

COMÉDIE.

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

Traduite d'un Manuscrit Allemand,
D'ISAAC RABENER.

Sunt quidam , qui me dicunt non esse Poëtam ,
Et verum dicunt ; cur ? Quia vera loquor.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A BERNE ,

Et se trouve à PARIS ,

Chez { DE POILLY , Quai de Gèvres , au
Soleil d'Or ,
CAILLEAU , rue St. Jacques , au-
dessus de la rue des Noyers , à St.
André.

M. DCC. LXI.

ESTABLISHED 1830

v

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

*Qu'on ne peut se dispenser de lire
pour l'éclaircissement de cette
Traduction.*

PLUS un Auteur a de célébrité, & plus le Public s'empresse d'acquérir ses productions, aussi-tôt qu'elles sont soumises au grand jour de l'impression. Ce siècle fécond en génies littéraires nous en produit plus d'un exemple; & souvent tel Ouvrage que l'on voit réussir, ne doit son succès qu'au nom fameux de son Auteur.

Une simple Epitre, une Lettre, enfin l'Écrit le plus médiocre, sorti de la plume profonde & éclairée de cet homme

unique (*) & si connu dans le monde littéraire par l'universalité de ses talens , est reçu avec le plus grand empressement , tandis que ces mêmes Ouvrages , qu'on s'arrache à l'envi , ne trouveraient peut-être pas un Lecteur , s'ils étaient annoncés sous un nom anonyme. C'est ce dont nous sommes les témoins tous les jours.

Il en est de même des productions de *Rousseau de Genève*. La réputation que cet Ecrivain moderne s'est formée par les différens Ouvrages qu'il nous a donnés jusqu'à présent , & dont , pour lui rendre justice , le plus grand nombre mérite des éloges , nous a excité de faire la lecture de *Julie ou la Nouvelle Heloise* : Quoique le succès de ce Roman

(*) M. de Voltaire, les petites feuilles volantes qu'il nous donne depuis plusieurs années, justifie ce que nous avançons.

PRELIMINAIRE. viij

ait été prodigieux, par la rapidité avec laquelle la première Edition a été enlevée, nous ne pouvons convenir que ce soit un chef-d'œuvre, & nous avons été extrêmement surpris de n'y trouver que des Aventures & des Personnages, dont la plupart nous étaient connus, & que nous nous rappellâmes avoir lûs anciennement dans quelque autre Ouvrage. Cet événement aussi extraordinaire qu'imprévu, nous a paru d'autant plus étonnant, qu'après avoir conçu l'idée la plus avantageuse de *Jean Jacques*, que nous regardions comme le créateur de ses Ouvrages, nous n'aurions jamais imaginé qu'il fit imprimer une de ses productions dont le sujet n'eut pas été tout-à-fait de son invention (*).

(*) Le projet de Paix perpétuelle, extrait de M. de Saint-Pierre, est presque entièrement

Ayant parcouru toutes *ses Lettres*, nous ne nous occupâmes plus qu'à nous éclaircir de la vérité que nous osons publier aujourd'hui. C'est pourquoi nous avons cherché avec attention dans tous nos Livres, & ne trouvant pas l'objet de nos désirs, nous commencions à nous rebuter; lorsque jettant les yeux sur plusieurs Manuscrits que le hasard nous présenta, nous vîmes avec joie que nos soins n'étaient point perdus en nous saisissant d'un Manuscrit Allemand où était renfermée cette Comédie, & dont l'intitulé (*le nouvel Abailard*) ne fit que nous convaincre de la fidélité de notre mémoire.

Une découverte si précieuse ne devait pas rester dans l'oubli, & elle devenait trop intéressante

de Rousseau, par le coloris & la maniere neuve avec laquelle il l'a traité.

pour en demeurer là. Nous examinâmes avec avidité notre manuscrit , & les noms de *Baron d'Etangé* , de *Julie* , de *Milord Bomston* , de *Wolmar* , d'*Orbe* , de *Claire* , &c. est ce qui nous frappa d'abord à la première page , & ce qui acheva de nous confirmer dans notre soupçon. Le Roman de *la nouvelle Héloïse* pourrait donc avoir été fait d'après cette Comédie , à moins que cette Comédie n'ait été composée sur les mêmes circonstances qui ont donné lieu au Roman de *Jean Jacques*. Nous n'osons décider.

Quoi qu'il en soit , dans l'espérance que ce drame comique sera reçu avec plaisir du Public , qui aime à s'instruire des moindres événemens qui surviennent dans la littérature , nous lui en donnons la traduction. Le peu de temps que nous avons mis à ce travail , nous fait prier le Lecteur

d'avoir égard aux fautes qui se feront glissées , soit dans la traduction , soit dans l'impression ; nous convenons même , de bonne foi , qu'il y a eu de certaines phrases Allemandes que nous n'avons jamais pu rendre en français , sans gâter presque le sens de l'Auteur ; nous y avons suppléé de notre mieux ; & si nous avons un peu défiguré notre Original , ce n'est point par l'ambition de le surpasser. Nous avons traduit avec le plus d'exactitude qu'il nous a été possible , & nous n'avons été infidèles dans quelques endroits que malgré nous. Ce qui nous rassure , est qu'il en est ainsi de toutes les langues , & qu'un Traducteur , quelque lettré qu'il soit , n'entend jamais la langue qu'il traduit , comme sa naturelle. Nous nous croyons encore obligés d'avertir que nous avons cru bien faire , d'anagramatiser

PRÉLIMINAIRE. xj

le nom d'*Aufoufer* en celui d'*Os aureus*, le premier nous ayant paru trop dur pour la prononciation française. L'anagramme de ce nom est flatteur, pour le personnage d'un Précepteur, puisque par licence (*), il pourrait signifier *Bouche d'Or*. Plusieurs personnes mal intentionnées pourraient, par la même licence, traduire *Os aureus*, autrement, tant pis pour elles; notre intention n'est pas de nuire, elle est au contraire d'éviter les personnalités souvent offensantes.

L'Auteur de cette Comédie, est *Isaac Rabener*; il était parent du célèbre *Rabener*, connu par ses *Satyres* & par son Roman de la *Double Beauté*, dont il parut une traduction française, imprimée à Paris en cinq volumes in-12,

(*) *Os aureus* ne peut signifier bouche d'Or, os étant du neutre, il faudrait qu'il y eût *Os aureum*; aussi est-ce par licence qu'on traduit ces mots ainsi

il y a environ dix ans.

Selon toutes les apparences , *Isaac Rabener* fit cette Pièce en 1743 , sur un événement assez semblable à celui qui forme toute l'action du *Roman de Rousseau*.

Dans les différentes Critiques (*) qui ont paru de ce Roman , on soupçonne *Jean Jacques* en être le Héros. Nous serions assez de ce sentiment , puisque presque tous les Ouvrages de *Rousseau* sont annoncés dans ce Drame : Nous attribuons cela à l'esprit mordant de *Rabener* ; cet homme ayant toujours eu le génie aussi satyrique que son parent , & il aurait fait autant d'honneur à la Nation Allemande , s'il eût vécu aussi long-temps.

Voici comme cette Comédie nous est tombée entre les mains.

(*) Lettres de M. de Ximenes , à M. de Voltaire , in-8°. de 32 pages.

Prédiction tirée d'un vieux manuscrit , 12. de 16 pages.

PRÉLIMINAIRE. xiiij

Un jeune Ruffien de qualité , faisant son tour de France , vint réfider à Paris fur la fin de 1743. Il aimait les Belles-Lettres , & fit connoiffance avec nous. Il ne manquait jamais de nous faire part des Nouvelles Littéraires de la Suiffe & de l'Allemagne. Un de fes amis , demeurant à Berne , & dont il avait toute la confiance , lui envoya cette Pièce Allemande manufcrite , qui dès ce temps faifait beaucoup de bruit dans ces Pays & aux environs. Il affura qu'elle avait eu un grand nombre de repréfentations , & qu'on n'avait difcontinué de la jouer , que parce que les Comédiens venaient de recevoir des ordres de leurs fupérieurs , qu'on foupçonnait avoir été obtenus par *M. le Baron d'Etange* ; ce Seigneur étant fort confidéré dans fon Pays. C'eft peut-être par la même raifon que cette Comé-

die ne fut pas imprimée dans le temps.

Nous ne fréquentons pas assez les Spectacles pour décider si elle ferait ici susceptible d'un grand succès. Ce que nous savons, c'est que les règles du Théâtre y sont bien observées, & que *Rabener* entendait parfaitement la marche d'une Comédie, puisqu'il ne s'est point écarté des loix prescrites par les Maîtres de l'Art, qui sont, l'unité de lieu, de temps & d'action. Comme notre Rusien fut obligé de partir de cette Ville pour achever son voyage, il nous laissa son Cabinet, composé d'excellens Livres, tous choisis, & sur tout de plusieurs Manuscrits, dont la plus grande partie était en langue Allemande. Ce qui nous obligea d'apprendre cette langue, ne voulant faire part à qui que ce soit de ces Ouvrages, les regardant

PRÉLIMINAIRE. xv

comme des morceaux précieux ,
& dont on pourrait faire usage
par la suite. Cette Comédie en est
un exemple. D'autres auraient
peut-être jettés tous ces Manuf-
crits Allemands au feu , & cet
événement nous prouve qu'ils
auraient mal faits.



PERSONNAGES.

LE BARON D'ÉTANGE.

JULIE, *Fille du Baron d'Etange.*

MILORD BOMSTON,
DE WOLMAR,
D'ORBE, } *Amis du
Baron
d'Etange.*

CLAIRE, *Cousine & Amie de Julie.*

OSAUREUS, *Précepteur de Julie &
de Claire.*

*La Scène est dans le Château du
Baron d'Etange.*

OSAUREUS



OSAUREUS,
OU
LE NOUVEL
ABAILLARD,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LEBARON D'ETANGE, JULIE.

LE BARON.



'EST aujourd'hui, ma fille,
que doit arriver M. de Wol-
mal votre futur époux. . . .
mais pourquoi vous troubler ainsi
quand je vous parle? . Mon retour,
loin de vous chagriner, doit vous

A

2 O S A U R E U S ,

être agréable, & la nouvelle d'un mari que je vous annonce ne peut que flatter le cœur d'une jeune fille..

J U L I E .

Mon père. . .

L E B A R O N .

S'il faut vous parler à cœur ouvert, Julie, je n'ai point été touché de l'accueil que vous m'avez fait à mon retour. . . Je soupçonne qu'Osaureus vous aura donné des mauvais conseils. . . & sous prétexte d'être votre maître. . .

J U L I E .

Ah ! mon père ! si vous connaissiez ce jeune homme, vous penseriez tout autrement de lui. Il a trop d'esprit, il est trop prudent pour jamais manquer à ce qu'il vous doit.

L E B A R O N .

Cela peut être ; je vous préviens cependant de quitter cet air froid & mélancolique, lorsque vous verrez

M. de Wolmar. Souvenez-vous , ma fille , que je dois la vie à l'époux que je vous donne , & que je ne m'acquitte pas encore en vous unissant à lui.

J U L I E.

Mon père...

L E B A R O N.

Je sçais tout ce que vous pouvez me dire au sujet de cet hymen. . Ce gentilhomme n'a pas de fortune , mais il est vertueux , & il m'honore beaucoup d'accepter mon alliance. Si vous n'avez pour lui aucune inclination , elle viendra avec le temps.

J U L I E.

Il faudra bien , mon père , me contraindre , pour ne pas vous désoberir : cependant si vous vouliez...

L E B A R O N.

Si je voulais , vous en aimeriez mieux un autre que lui. . . n'est-ce pas ce que vous alliez me dire? . . .

A ij

4 O S A U R E U S ,

C'est ce que je ne veux pas , moi. Votre mère , avant sa mort , m'a instruit de l'inclination que vous aviez conçue pour Osaureus , qu'elle-même a eu la faiblesse d'introduire dans ma maison pendant mon séjour à Berne ; & loin d'employer ses soins à vous inspirer des sentimens de vertu & d'honneur , Osaureus a violé les droits d'hospitalité , en tâchant de vous séduire , & peut-être . . . mais je me tais . . . Je viens de lui ordonner de se retirer de chez moi , & de chercher fortune ailleurs.

J U L I E , *troublée.*

Ah Ciel ! . . . gardez - vous , mon père , de soupçonner ma conduite , & loin de ternir ma réputation , c'est à vous de la conserver. Vous chassez Osaureus avec infamie , tandis qu'il n'a jamais eu pour moi que des intentions sages & respectueuses , & j'ose vous dire que je suis malheu-

COMÉDIE. 5

reuse de ne pouvoir conserver que de la reconnaissance, pour un homme qui a passé sa plus grande jeunesse à mon éducation. Car, sans lui, queçaurais-je...

LE BARON.

Il me paraît que vous avez beaucoup profité de ses leçons. Julie, l'éloge que vous me faites de votre maître me devient suspect, & vous me parlez de lui, de façon à me faire entendre que vous ne le haïssez pas.

JULIE.

Pourquoi le haïrais-je, .. il ne m'a jamais fait de mal...

LE BARON.

Osez l'aimer, & nous verrons... Un homme de rien, sans aveu, sans biens, ne peut que vous deshonoré; & c'est vous avilir que d'y penser encore.. Ne me faites point parler d'avantage sur son compte; j'en sçais

6 O S A U R E U S ,

plus que je n'en dis. . . Vous épouserez, dès ce soir, M. de Wolmar. C'est plutôt un ami que je vous donne qu'un époux : c'est un homme prudent & éclairé, & l'affaire une fois terminée vous m'en remercirez. Ma résolution est prise, & je veux qu'elle soit exécutée. . . Vous m'entendez, il suffit. Je vous laisse : faites vos réflexions. Songez que c'est votre avantage que je cherche. . . Adieu, Julie ; foyez ma fille.

S C E N E I I.

J U L I E.

INfortunée Julie ! tu seras la femme de Wolmar ? Que deviendront donc tes sermens ? Que deviendra ton doux ami, ton cher Osaureus ? Grands Dieux ! que ne faisiez-vous naître mon amant avec moins d'es-

prit , mais avec plus de fortune & de qualité. . Père barbare ! tu me vends donc fans consulter , ni mon inclination, ni la nature. Si Osaureus est fans biens , n'est-il pas honnête & sage ? Et mon père le renvoie , & c'est son amante qui en est la cause. Ah ! malheureux Osaureus ! comment détournerai-je le coup qui va te frapper ? je l'apperçois. . . Ciel ! qu'il est accablé !

S C E N E I I I.

JULIE, OSAUREUS.

OSAUREUS.

Sçais tu , mon aimable Julie (je prononce , peut-être ton nom pour la dernière fois) sçais-tu , dis-je , que je ne pourrai plus te voir. . . Ton père ! . . ah le cruel ! lui seul fait notre malheur. Il m'a congedié , & m'a

8 O S A U R E U S ,

remercié ce matin, avec une ironie insultante, de tous les soins que j'ai pris à ton éducation. . Je sens , ma chère, tout le poids d'un ordre si barbare ; l'heureux de Wolmar va jouir du bonheur de te posséder. . . Bonheur auquel j'attachais toutes mes espérances !

J U L I E .

Mon père, qui me quitte à l'instant, vient de me donner le coup de la mort, en m'annonçant ce M. de Wolmar, que je ne pourrai jamais aimer comme toi. Je le sens, mon ami : toi seul a mon cœur ; mais mon père est le maître de ma destinée. . Quel que soit mon époux, je n'aurai pas le même agrément avec lui que j'aurais eû avec toi. On le dit pourtant honnête homme, & d'un caractère sociable.

O S A U R E U S .

Il est donc des mortels heureux !

Pourquoi le même hafard qui a favorifé M. de Wolmar , en fauvant la vie à ton père , ne m'a-t-il pas favorifé de même ? Je ferais ton époux , Julie ! ah ! cet espoir aurait fait les délices de ma vie : Mais quoi ! les fermens que tu m'as fait , tu vas donc les violer. Ce baifer délicieux que je reçus de toi dans le bofquet , qui nous transporta tous deux , tu me l'avais donné comme un gage. .

J U L I E.

Que me rappelles-tu ? ta Julie enfreindre fes fermens ! ah ! mon tendre ami , je te le jure encore ; de Wolmar n'aura jamais le cœur que je t'ai donné.

O S A U R E U S.

Qu'entends-je , ma Julie eft encore à moi ; je fens renaître dans mon ame l'efpérance que j'avais perdue. . . Tendre amie , c'eft dans le comble du malheur que l'amitié

devient plus vive , & c'est dans ces momens qu'on connaît le faux amour d'avec le véritable.. Pardonne à mon égarement. . Ai-je pu te soupçonner un moment ? L'ami de Julie ne veut d'autre bonheur que celui d'être aimé de celle qu'il adore. Que ce baiser (*il lui baise la main*) soit pour toi le gage de l'amour que je ressens. Que ne puis-je avoir ma bouche collée sur cette chair adorable : Ma douce amie, c'est par toi que je sens que j'existe. Si j'étais le maître du monde , je voudrais que l'univers te soit soumis.

J U L I E. *Vivement.*

J'entends quelqu'un... levez-vous, Osaureus. Milord Bomston vous aura vû dans cette posture : Nous sommes perdus , d'autant plus que je n'ai jamais voulu écouter l'amour qu'il a pour moi. Malgré

ses biens & ses qualités, il ne te vaut pas encore.

S C E N E I V.

JULIE, MILORD BOMSTON,
O S A U R E U S.

MILORD, *en extase.*

VOUS voilà tous les deux bien raisonnables.. On ne peut être plus sage; mais c'est depuis un moment, car je vous ai vû; & M. le Précepteur ne s'acquitte pas mal des leçons qu'il vous donne.. Je ne suis plus surpris de la froideur de Mademoiselle à mon égard. Il est inutile, Julie, que je vous importune davantage; j'aurois cru cependant que mes soins respectueux, ma qualité de Lord & les biens que je possède en Angleterre auraient

fait quelques impressions sur la fille du Baron d'Etange.

J U L I E.

Sachez mes sentimens ; Milord : vous connaissez ma faiblesse ; j'aime Osaureus. Que me servirait-il de le nier ? Il n'a pas vos biens , encore moins vos qualités ; mais ces rangs & ces qualités donnent-ils de l'amour ? Loin de m'en vouloir , si je n'ai pas écouté favorablement les propositions que vous m'avez faites , & qui me faisaient trop d'honneur ; soiez vous-même mon juge. Pour tous les avantages que vous me faisiez , vous me demandiez mon cœur : pouvais-je vous donner un bien dont j'avais déjà disposé.

M I L O R D.

Tant de franchise me charme , & tant de constance m'enchanté. Aimez-vous mes enfans : je ne trou-

blerai pas votre bonheur. C'est un effort que je me ferai. J'en boirai une bouteille de vin de plus.

O S A U R E U S.

Ah Milord ! l'amour a bien unis nos cœurs ; mais c'est pour nous rendre malheureux l'un & l'autre , puisqu'il faut nous séparer pour jamais.

M I L O R D.

Vous séparer ! Quelle énigme est cela ? . . J'entends, j'entends, le Baron s'est apperçu de quelque chose entre vous deux ; & . .

J U L I E.

Non , Milord , je ne le crois pas ; . mais il peut s'en douter. Ce qui met le comble à nos maux , c'est qu'il veut que j'épouse aujourd'hui M. de Wolmar.

M I L O R D.

De Wolmar ! ah ! ah ! j'étais bien loin de vous , Julie , lorsque j'y pen-

14 O S A U R E U S ,

fais. Je sens bien à présent que vous ne m'auriez pas été accordé. Heureusement pour moi que je n'ai pas pris beaucoup d'amour : je m'en consoleraï plus facilement. . Mais de Wolmar, n'est-ce pas ce Gentilhomme qui a dit - on sauvé la vie à votre père ?

J U L I E .

Oui Milord :

O S A U R E U S .

C'est lui-même.

M I L O R D .

Ecoutez donc mes enfans : je commence à vous plaindre. Entre nous le Baron n'a pas tort. Je suis même de son sentiment. J'aime les gens qui ont de la noblesse dans l'ame. On ne sçaurait trop avoir de la reconnaissance pour celui à qui nous sommes redevables de la vie.

O S A U R E U S .

Vous pensez bien , Milord ; mais

faut-il pour cela sacrifier sa fille , forcer son inclination ? Les pères ne font jamais attention qu'à leur intérêt ou qu'à leur ambition : ils ne songent point du tout au bonheur de leurs enfans , lorsqu'il les marient. S'ils disaient en eux-mêmes , c'est ma fille ou mon fils qui se marie , & non pas moi ; bien des accidens n'arriveraient pas , & presque tous les mariages se feraient , guidés par l'amour & par l'inclination. Le Baron avait tant d'autres moyens de reconnaître le service que lui avait rendu M. de Wolmar , sans immoler sa fille à sa reconnaissance : s'il l'avait consulté encore avant que de la promettre ? N'était-ce pas dans la règle ?

M I L O R D.

Voilà bien un langage d'amoureux : peste ! j'entrevois que tu raisonnes assez juste , & je blâme le

Baron d'avoir été si vîte en cette affaire... Tu as de l'esprit, du bon sens, & tu entends bien tes intérêts.

O S A U R E U S.

Ne croyez pas que je parle pour moi. Non Milord ; le sort de mon amie est ce qui me fait agir : hélas ! si je sçavais Julie aussi heureuse avec cet homme qu'elle l'aurait été avec moi, je quitterais ces lieux sans regrets. Combien voit-on d'hymens malheureux ! Quoi ! s'épouser sans se connoître , sans s'aimer. Ah ! ma Julie , tu sentiras que personne ne t'aimeras jamais comme ton amant. Sans doute que si j'étais fortuné , & que j'occupasse quelques rangs distingués dans le grand monde , le Baron ne te refuserait pas à mon amour ; mais je n'ai que mon cœur, il n'a pour tout bien que de la vertu, de l'honneur, & ces avantages me tiennent lieu de tou-

tes ces richesses, qui n'ont de réels
que la possession.

Les biens & les grandeurs n'ont que de vains
appas,
Puisque tant de mortels ne s'en contentent pas.

M I L O R D.

A t'entendre, mon ami, je te croi-
rais philosophe; là, dis-moi, tu l'es
un peu.

O S A U R E U S.

Milord, si la philosophie rend
l'homme vertueux, je vous assure
que je suis un de ses enfans, & qu'el-
le m'a toujours servi de règle.

M I L O R D.

Où as-tu puisé tant de profondeur
& de science? Ne me cache pas tes
talens; je puis te rendre quelque
service, soit ici, soit ailleurs. je sçais
bien que Julie n'a pas perdu son
temps avec toi. Pardonne à ma cu-
riosité; mais je commence à m'inté-
resser en ta faveur.

18 O S A U R E U S ,

J U L I E à *Osaureus*.

Milord peut nous obliger ; parles mon ami.

O S A U R E U S .

Milord m'honore beaucoup assurément : n'allez pas croire cependant qu'il y ait de la présomption dans ce que je vais vous dire.

M I L O R D .

Je n'ai garde.. si tu n'es pas humble, tu le parais du moins.

J U L I E .

Dis tout ce que tu sçais... Vous allez voir, Milord, si j'ai mal placé mon cœur.

O S A U R E U S .

Julie prononce, & j'obéis. J'ai peu de talens, Milord. Après avoir fait mes études, j'appris la langue Italienne & la musique ; j'acquis même beaucoup de perfection dans la composition, & je sçais suffisamment de tout cela pour l'enseigner.

MILORD.

Si tu sçais la musique , tu sçais chanter , sans doute.

JULIE.

Oui Milord ; il chante avec harmonie & avec beaucoup d'ame.

MILORD.

Sçavez-vous bien , Julie , que ce garçon là est très - modeste... S'il chante si bien , & qu'il compose de la musique , qu'il fredonne ici un petit air de sa façon. Je suis un peu connaisseur dans cet art.

OSAREUS.

Volontiers. Milord veut-il de la musique Françoisé ou de l'Italienne.

MILORD.

Peu m'importe : chante comme tu voudras. Lorsque la musique est bonne , elle me plaît toujours. Que les paroles soient françoises au moins.

20 O S A U R E U S ,
O S A U R E U S ,

Si Julie voulait m'accompagner
sur sa guittare , Milord en serait plus
flatté. J U L I E.

Avec plaisir, elle est justement sur
cette table.

M I L O R D.

Vous êtes bien complaisante ,
Julie.

O S A U R E U S *chante ,*
& *Julie l'accompagne.*

A I R : *Quand on sçait aimer & plaire, &c. (1).*

Vivre auprès de ce qu'on aime,
Et contenter ses desirs ;
Ah ! c'est la volupté même !
Rien n'égale ces plaisirs.

Dans son obscure chaumière
Le Villageois vit heureux :
Il jouit dès qu'il espère ;
Rien ne s'oppose à ses feux.
Vivre auprès , &c.

(1) Cet air est tiré du Devin de Village ,
Opera-Ballet de J. J. Rousseau , Auteur de la
musique & des paroles.

Et moi que l'amour enflamme ,
 Je n'ai plus le moindre espoir.
 Je perds l'ame de mon ame ;
 J'en mourrai de désespoir. *Bis.*

Vivre auprès de ce qu'on aime
 Et contenter ses désirs ;
 Ah ! c'est la volupté même !
 Rien n'égale ces plaisirs.

M I L O R D.

C'est fort bien , & je suis si content de toi , que je renonce désormais à ta Julie. Je vais même parler en votre faveur au Baron. Soyez tranquille , mes enfans. S'il veut des biens pour sa fille , je vais lui proposer la moitié des miens , que je donnerai , s'il le faut , pour faire votre bonheur commun.

O S A U R E U S.

Que de bonté ! Que de générosité dans un rival !

M I L O R D.

Fy donc , ce mot me revolte : moi

22 O S A U R E U S ,

ton rival ! Vas , vas , je ne le suis plus ;
je suis ton ami , & tu vas en avoir des
preuves.

J U L I E .

Nous ne comptons plus que sur
vous , Milord , pour engager mon
père à consentir à notre union.

M I L O R D .

Laissez-moi faire. . Je veux éblouir
le Baron par mes promesses.

J U L I E .

Mon père est si entier dans ses ré-
solutions , que je crains bien que
votre démarche ne soit vaine.

O S A U R E U S .

Ma tendre & douce amie , laissez
agir Milord. Il a beaucoup de pou-
voir sur le Baron votre père , & j'es-
pere tout de cette visite.

On entend une cloche sonner.

J U L I E .

Voilà qu'on sonne le dîner : il faut
nous séparer , mon bel ami.

MILORD.

Cette cloche sonne fort à propos. Je vais demander à dîner au Baron ; c'est une occasion que je ne veux pas échapper. Entre la poire & le fromage je parlerai de vous :

JULIE.

Et toi, mon cher ami, tu ne peux plus me suivre : mais si tu veux monter à ta chambre dans un moment, je t'y ferai porter la moitié de mon dîner.

OSAREUS.

Hélas ! je n'ai guères d'appetit, Julie, & je te suis très-obligé.

JULIE.

Donnez-moi la main, Milord.

MILORD, à *Osaureus*.

Ne t'inquiète pas, tu seras bientôt heureux ; c'est moi qui te le prédit ; à moins que tu ne fasses quelque sottise.

Il n'en est pas capable.

Milord & Julie sortent.

O S A U R E U S *soupirant*

Où est le temps où je donnais la main à ma maîtresse , pour la conduire à table.

S C E N E V.

O S A U R E U S, *rêveur, & ne parlant que par intervalle.*

MAlheureux amant ! .. heureux de Wolmar ! .. Que dis-je ? Il n'est pas encore l'époux de ma maîtresse, & Milord. . Vaine espérance.. Que fera-t-il ? Ah ! s'il m'obtenait , Julie ! je voudrais qu'il me fut possible de lui faire part de mon bonheur... Non , je n'en serais pas jaloux... Insensé ! que dis-tu ? Tu abandonnerais les charmes de ta Julie dans les
bras

bras d'un autre. . Ah ! ciel ! détourne de moi ce penser ! Quelques bienfaits que Milord Bomston me fasse, ce n'est pas à ce prix que je les reconnaîtrais : Amour, amour, favorise nos vœux ; faut-il que l'hymen sépare ce que tu as unis ? Il est de ta gloire d'éloigner de Wolmar de ces lieux ; & toi , Ciel que j'implore , répands un voile trompeur sur les appas de ma Julie ; que de Wolmar, en la voyant , conçoive de la haine pour elle. . C'est envain que je leur adresse mes plaintes ; ni le Ciel , ni l'amour ne m'écoutent. Julie sera toujours charmante aux yeux de tous les hommes ; de Wolmar sera son époux , & je serai seul la victime. Fatale prédiction ! infortuné ! il ne me reste plus que de tenter quelque projet qui puisse me procurer ce que je ne puis attendre du Ciel que j'invoque. . . Amour, c'est à toi

26 O S A U R E U S ,

que j'ai recours : en ne m'abandonnant pas à mon désespoir , je ne serai pas tout-à-fait malheureux. . . Quelqu'un vient , c'est Claire , c'est l'amie de ma Julie , des inséparables. C'est un autre elle-même. Ah si j'avais adressé mes vœux de son côté , j'aurais peut-être été plus heureux !

S C E N E V I .

C L A I R E , O S A U R E U S .

C L A I R E .

JULIE vient de me dire que je vous trouverais ici , pour vous avertir qu'elle a eu le soin de vous faire préparer à dîner dans votre chambre.

O S A U R E U S .

Claire , un amant malheureux ne songes guères à manger , & je ne

dînerai pas : l'amour qui me devore me nourrit suffisamment.

CL A I R E.

Quand vous serez triste , il n'en fera ni plus ni moins. M. le Baron vous congedie ; j'en suis fâchée : & s'il avait consulté ma cousine & moi , cela ne serait pas arrivé. Ma cousine vous aime tant , & moi qui ne vous hait point , j'aurais tâché d'empêcher ce malheur. . Sçavez-vous bien aussi que vous êtes trop aimable , & que vous avez trop d'esprit pour un Précepteur.

O S A U R E U S.

Que me sert d'être aimable , & d'avoir de l'esprit ? J'en veux à la nature de m'avoir comblé de ses dons. Sans eux je n'aurais point plû à ma Julie , & je serais plus content de mon sort ; mais un autre mortel va posséder ses charmes ! un étranger ! un homme , qui , peut-être la rendra

malheureuse ! C'est-là ce qui me désespère. Ah, Claire !

C L A I R E .

Vous êtes jaloux , notre maître , ou je ne m'y connais pas. Cela n'est cependant pas d'un homme d'esprit. Vous tenez un peu des Genevois..

O S A U R E U S .

Jaloux ! je me fais un honneur de l'être. Oui, Claire , on n'est jamais jaloux que de ce qu'on aime véritablement ; c'est cette passion qui nous fait connaître l'amour. . Tu ne sçais rien. . car tu ne parles pas.. Que dit-on de moi ?

C L A I R E .

Je n'ai entendu parler personne, si ce n'est que les domestiques ne sont pas fâchés de ce que vous sortez ; après eux & M. le Baron ; toute la maison est pour vous.

OSAUREUS.

Ne peux-tu pas me rendre aucun service auprès du Baron ; c'est ton parent ; il t'aime tendrement ; peut-être que tes avis. . .

CLAIRE.

Je voudrais vous obliger , mon cher maître , car votre état me touche. J'ai pourtant fait avertir Monsieur d'Orbe de venir ici dans cette intention.

OSAUREUS.

M. d'Orbe pourrait nous obliger !
& comment ?

CLAIRE.

Il est intimement lié d'amitié avec le Baron ; c'est mon futur époux , & j'espère qu'à ma prière il parlera pour vous.

OSAUREUS.

Que d'obligation ne t'aurai-je pas ?
Ah Claire ! tu me rends , toi seule ,
l'espérance que j'avais perdue. . .

30 O S A U R E U S ,

C L A I R E .

Voici fort à propos M. d'Orbe.

S C E N E V I I .

D'ORBE, CLAIRE, OSAUREUS.

C L A I R E , à *M. d'Orbe.*

IL faut, Monsieur, que vous ayez eû quelque'affaire, pour n'être pas venu aussitôt que je vous en ai fait prier.

D' O R B E .

Je quittais tout pour me rendre à vos ordres, aimable Claire, quand un importun m'est venu amuser, pour me remettre une lettre d'un de mes amis, par laquelle on me priait de parler pour le porteur au Baron, dans le cas qu'il voulût prendre un autre précepteur.

OSAUREUS.

Ah Ciel ! à peine une place est-elle vacante, qu'un autre s'empresse à la remplacer !

CLAIRE.

Avez-vous fait réponse ?

D'ORBÈ.

Oui ; .. je lui ai dit de repasser demain à la même heure.

CLAIRE.

Vous avez bien fait , & demain vous lui direz, s'il revient, que M. le Baron ne veut plus de Précepteur dans sa maison.

D'ORBÈ.

Qu'en sçavez-vous, Claire, le Baron s'est-il expliqué là-dessus ?

CLAIRE.

Non.. mais M. Osaureus , que Julie & moi voulons conserver le plus que nous pourrons , n'en désirons point un autre.

O S A U R E U S ,

D' O R B E .

Il est fâcheux pour Monsieur ,
de n'avoir pas été prévenu plutôt..

O S A U R E U S .

Mademoiselle aurait une grace à
vous demander , Monsieur , à mon
sujet.

D' O R B E ,

Une grace de moi ! .parlez, Claire,
vous hésitez. Je vous l'accorde d'a-
vance. Prononcez. .

C L A I R E .

Mon cher M. d'Orbe, vous êtes
l'ami de M. le Baron ; intéressez-
vous en faveur de Monsieur. Le sé-
parer de Julie, c'est vouloir sa mort
& celle de ma cousine. Ils s'ai-
ment tous les deux si tendrement !

D' O R B E .

Je n'ai pas compris , il est vrai ,
les raisons que le Baron a eû de se
comporter ainsi , vis - à - vis d'un si

galant homme tel que me paraît
Monfieur.

O S A U R E U S.

Mademoifelle peut vous en inf-
truire. . . Permettez, Monfieur, que
je me retire. Ma modestie souffri-
rait un peu trop fi je restais ici.
Je laiffe la liberté à Mademoifelle
de parler. Je me recommande à
vos foins; foyez au nombre de nos
amis, & confervez-moi Julie. . .

Il fort.

S C E N E V I I I.

D' O R B E, C L A I R E.

D' O R B E.

IL faut que votre amie ait conçue
une violente inclination pour ce
jeune homme.

C L A I R E.

Jamais je n'ai vû d'amans comme

eux. . & le moyen qu'une fille ne tombe pas dans le piège que l'amour lui dresse , quand elle a tous les jours devant ses yeux un jeune homme plein de mérite & de charmes. Osaureus raisonne si juste , il écrit si bien. . Il faut lire , pour le sçavoir , les lettres qu'il a adressées à Julie. Je veux vous procurer ce plaisir ; il ne fallait plus que ces lettres-là pour nous tourner la tête , & le faire passer à nos yeux pour un grand homme. Aussi nous a-t-il bien promis d'en faire , par la suite , un Roman.

D' O R B E.

Son idée n'est pas mauvaise. Ces lettres intéressent toujours , & vous me ferez plaisir de m'en procurer la lecture.

C L A I R E.

Avant , je vous prie , de fléchir M. le Baron pour eux : l'amitié qui vous

unit à lui me donne de l'espérance pour nos amans.

D' O R B E.

Je voudrais que votre amie soit heureuse ; & je parlerai à son père. Je blâme cependant Julie de s'être attachée si fortement à son Précepteur. Elle sçait qu'il n'est pas de famille , & qu'il est sans fortune. .

C L A I R E.

Oui ; mais Julie a du bien suffisamment pour deux.

D' O R B E.

Il est vrai ; & ce mot me ferme la bouche. . Je vais à l'instant faire en sorte de faire rentrer en grace Osau-reus , & reconcilier Julie avec son père.

C L A I R E.

Que vous m'obligerez ! quand ce serait pour moi , vous ne me feriez pas plus de plaisir ; car j'aime Julie ,

pour le moins autant que vous.

D' O R B E.

C'est bien flatteur pour moi ; c'est-à-dire que si Julie changeait de sèxe, & que cela se pût, vous l'épouse-riez.

C L A I R E.

N'en doutez pas. Elle a tant d'esprit, elle est si bonne, & elle aime tant à rendre service, que la moindre de ses actions est admirable.

D' O R B E.

Je conviens qu'elle possède toutes ses qualités : vous avouerez cependant qu'elle a abusé de sa bonté envers son Précepteur ; & malgré ce que vous pouvez me dire, je n'approuve pas l'inclination qu'elle a pour Osaureus. Il suffit pourtant qu'elle l'aime, & qu'elle soit votre amie pour que je me mette en quatre pour elle. Le Baron est-il chez lui ?

Il va se mettre à table. . Mylord Bomston dîne avec lui. Si j'en dois croire Julie, il parlera aussi en faveur d'Osfaureus ; joignez-vous à ses instances. . Vous les trouverez certainement ensemble.

D' O R B E *s'en allant.*

Je cours les joindre... (*il revient*)
Voilà un étranger... Je crois qu'il cherche à vous parler.. (*à l'Inconnu.*)
Entrez, Monsieur. *Il sort.*

SCENE IX.

DE WOLMAR, CLAIRE.

DE WOLMAR, *à part.*

Cette Demoiselle est, sans doute, de la maison : demandons - lui où est l'appartement de mon ami.
(*haut*) Excusez si j'interromps la con-

versation que vous teniez avec le Monsieur qui sort d'ici... Mais je vous prie, Mademoiselle, de m'enseigner l'appartement de M. le Baron d'Etange.

C L A I R E.

Le voici...

D E W O L M A R.

Est-il chez-lui ? Mademoiselle.

C L A I R E,

Oui, Monsieur, il dîne. .

D E W O L M A R.

Il dîne, il suffit... Je reviendrai dans un autre moment. . .

De Wolmar sort.



SCÈNE X.

CLAIRE.

J'AI peut-être fait une sottise de laisser sortir cet inconnu, sans lui demander ce qu'il veut. M. le Baron m'en voudra de ne l'avoir pas introduit. Pour m'épargner une querelle, je ne lui dirai rien. Je viens de m'acquitter de la commission dont ma chère cousine m'avait chargée. J'ai fait plus encore, en recommandant son amant à M. d'Orbe. Je dois actuellement songer à moi. L'appetit me gagne, & je sens qu'après avoir été utile à mes amis, je ne serai pas inutile à table.

Fin du premier Acte.

A C T E I I .

SCENE PREMIERE.

C L A I R E *seule.*

C'Et étranger m'inquiete. Je n'ai fait que penser à lui durant tout le repas. Que voudrait-il au Baron ? Ne serait-ce pas celui qui désirerait prendre la place d'Osaureus ? Monsieur d'Orbe se fera peut-être mal expliqué dans la réponse qu'il a faite à son ami. Nous en sçavons pourtant assez, Julie & moi, pour nous passer de maître, & M. le Baron est trop dégoûté de celui-ci pour avoir l'envie d'en réprendre un autre. Il donne à sa fille un Epoux ; maître pour maître , il vaut encore mieux

COMÉDIE. 41

choisir un Mari. La différence que je trouve ici, c'est que ma Cousine aimerait mieux son maître pour époux que celui qu'on lui préfère. Elle fera, je crois, obligée d'obéir.. Mais voici mon inconnu qui revient. Il me paraît bien empressé.

SCENE II.

DE WOLMAR, CLAIRE.

DE WOLMAR.

Pardonnez, Mademoiselle, si je vous suis encore importun : faites-moi la grace de me dire si M. le Baron est visible à présent.

CLAIRE.

Pas encore, Monsieur, il est au dèsert.

DE WOLMAR.

Je vais attendre qu'il soit sorti de

table , si cela ne vous dérange pas.

CL A I R E .

Point du tout , Monsieur. Mais ne pourrais-je point sçavoir ce qui vous amene ici ? comme de la famille. . .

D E W O L M A R , à *part*.

Cette Demoiselle est de la famille ! (*haut*) Le hasard me favorisera-t-il ? Et seriez-vous M^{lle}. la fille de M. le Baron ?

C L A I R E à *part*.

Plus j'envifage cet homme , & plus je vois que je me suis trompée. (*haut*) Non , Monsieur ; je n'ai point cet honneur. Mais Julie est mon amie , & de plus ma cousine. .

D E W O L M A R , à *part*.

Si je m'informais du caractère de Julie. . comme devant être ma femme. Je ne serais pas fâché de la connaître. Profitons de l'occasion. (*haut*) Puisque Mademoiselle est de la famille ; elle n'ignore pas , sans

doute, la destinée que l'on prépare à sa parente.

CL A I R E.

Non, Monsieur : c'est à quoi je réfléchissais lorsque vous êtes entré. Et cet hymen.

D E W O L M A R.

Que pensez-vous de cette hymenée, Mademoiselle ?

CL A I R E.

A vous parler franchement, je le trouve mal assorti. Je plains mon amie d'épouser un homme qu'elle ne connaît pas même de vûe.

D E W O L M A R.

Je suis fâché, Mademoiselle, de vous voir contraire au projet du Baron ; & comme je suis le maître de faire échouer ou réussir cette affaire. . .

CL A I R E, *avec précipitation.*

Auriez-vous, Monsieur, quelque intérêt à ce mariage, & seriez-

44 O S A U R E U S ,
vous un homme à nous obliger ?

D E W O L M A R .

Oui, Mademoiselle : que faut-il faire ? Si je puis vous être utile , parlez.

C L A I R E .

Vous connaissez , sans doute , M. de Wolmar.

D E W O L M A R , *à part.*

Il faut feindre jusques au bout.

(*haut*) Puisqu'il faut vous l'avouer, je suis son ami.

C L A I R E .

Vous sçavez s'il viendra bientôt ici , & s'il est arrivé.

D E W O L M A R .

Il arrive en ce moment.

C L A I R E .

Ne seriez - vous pas venu ensemble ?

D E W O L M A R .

Justement. . .

CL A I R E.

Ah ! Monsieur , sa présence en ces lieux gâterait tout ce que nous avons projeté , pour faire manquer son hymen avec Julie :

D E W O L M A R.

Mademoiselle, votre cousine n'est donc pas prévenue en faveur de mon ami ?

C L A I R E.

Tant s'en faut. Julie est jeune ; elle est aussi belle qu'elle a d'esprit ; mais elle a conçue la plus forte inclination pour un tendre amant qui l'adore ; nous avons prévu que votre ami serait malheureux avec elle. Ainsi priez-le instamment de ne pas se rendre ici , qu'on ne lui fasse sçavoir , & que M. le Baron sur-tout ne le voie pas.

D E W O L M A R.

Vous êtes persuadée , ce me semble que cet hymen est tout - à - fait

46 O S A U R E U S ,
défavorable pour votre parente.

C L A I R E .

Très-fort ; car M. de Wolmar ne doit pas être jeune. C'est un vieux militaire approchant de l'âge du Baron , son ami ; au lieu que son amant n'est pas encore majeur.. Quelle différence !..

D E W O L M A R .

Mon ami est de mon âge..

C L A I R E *le regardant fixement.*

A votre âge on est encore maria-ble. Mais comme Julie aime ail- leurs...

D E W O L M A R .

J'entends. Vous présumez que M. de Wolmar ne lui convient pas du tout.

C L A I R E .

Je ne dis pas cela. Un homme tel que l'on peint votre ami , a trop de bon sens & d'esprit pour ne pas faire le bonheur d'une Epouse dont

il sçaura qu'il n'a pas tout-à-fait le cœur. Je vous conseille même, Monsieur, de lui dire que ma cousine n'a aucun penchant pour lui ; il se dégoûtera en apprenant que a femme qu'on lui destine a une inclination formée depuis trois ans.

DE WOLMAR.

Il suffit, Mademoiselle ; mon ami sçaura tout. Faites sçavoir seulement à votre cousine qu'il n'aurait pas été fâché d'avoir un entretien avec elle : dites - lui , sur-tout que M. de Wolmar ne viendra pas ; il sentira bien que sa présence serait de trop ici. C'en est fait , & le Baron ignorera. . .

CLAIRE.

Tenez, Monsieur, voilà justement ma cousine ; répétez-lui , vous-même , ce que vous venez de me dire...



 S C E N E I I I.

JULIE, DE WOLMAR,
CL A I R E.

DE WOLMAR *à part.*

Ciel! qu'elle est aimable! Les graces
sont réunies en sa personne. Hélas!
faut-il me contraindre, & ne me
pas découvrir?

JULIE, *surprise.*

Je croyais, ma chere amie, Osaureus
avec toi. .

DE WOLMAR *à part.*

Osaureus, c'est son amant, sans
doute. . (*il salue Julie*) Que d'appas!
qu'elle est belle! . .

JULIE.

Mais quel est ce Monsieur? Il me
fixe beaucoup

DE

CL A I R E.
C'est, ma cousine, un ami de M. de Wolmar.

J U L I E, *troublée.*

Il est arrivé, Claire. Ah ! mon malheur est au comble. Il va, sans doute, se rendre ici bientôt, Monsieur.

D E W O L M A R.

Pourquoi vous troubler, Mademoiselle. . . M. de Wolmar est arrivé, il est vrai, & il s'en retournera de même. . . Mademoiselle, votre cousine m'a instruit de tout, & je dois en informer mon ami. . .

J U L I E.

Pourquoi, M. de Wolmar a-t-il eu la précaution de vous envoyer ici, Monsieur ? Je ne pénètre pas ses raisons. . .

D E W O L M A R.

Il prévoyait tout le malheur qui lui arrive, & voulant prévenir M. votre père ; il comptait lui faire une

50 O S A U R E U S ,

politesse , en m'envoyant ici pour m'informer si M. le Baron avait encore les mêmes sentimens de lui donner sa fille. Je vois bien qu'il a réfléchi très-à-propos ; il vous épargne du moins une visite qui aurait dérangé les mesures que vous avez prises pour rompre cet hymen.

J U L I E .

Mon père , Monsieur , persiste toujours dans les mêmes sentimens, & je ne vois plus rien qui puisse m'empêcher d'être uni à M. de Wolmar , à moins que la mort. . . .

D E W O L M A R .

Ne vous allarmez plus , Mademoiselle ; mon ami pense trop bien, & il est trop généreux pour s'opposer à tout ce qui vous fera plaisir. . . Il quittera ce séjour sans parler à M. votre père. . Je vais même l'engager d'écrire au Baron , & de retirer sa parole.

JULIE.

Cela sera d'autant plus facile à votre ami qu'il ne m'a jamais vûe...

DE WOLMAR, à part.

Plût au Ciel que cela fût. . (haut)
Il fera tout ce que je lui dirai. . Il aurait cependant fait son bonheur de vous plaire. . . Mais cela ne se peut. Je vais en faire part à mon ami.
Adieu mes Demoiselles. . . à part.
Ah ! malheureux !

CLAIRE.

Adieu, Monsieur. . . Quel homme ! . Il paraît fâché.

De Wolmar se retourne deux outrois fois en s'en allant , & soupire.



S C E N E I V.**JULIE, CLAIRE.****JULIE.**

JE ne sçai pourquoi cet homme m'intéresse. Il est si pénétré de ce que je lui ai dit, qu'il ne prendrait pas mieux la chose s'il était M. de Wolmar lui-même...

CLAIRE.

Je défie bien, ce M. de Wolmar d'être aussi généreux que son ami.

JULIE.

Je t'assure que je voudrais connaître cet homme-là.

CLAIRE.

Il te rend un assez grand service pour lui vouloir du bien. Il nous débarrasse d'un mari que nous ne voulions pas ; à te parler vrai, tu m'en

as l'obligation ; je lui ai tout découvert ; il en instruira à son ami qui ne mettra pas les pieds dans cette maison.

J U L I E.

Ah ! Julie ; j'ai des soupçons. . . Si c'était lui-même. . . Je voudrais que cela fût. . .

C L A I R E.

Bon ! lui , M. de Wolmar ! tu n'y penses pas. . . Il n'aurait pas si bien pris la chose . Parlons de ton Amant ? Quelle nouvelle ! . . .

J U L I E.

Claire ! j'ai, plus que jamais, besoin de consolation.

C L A I R E.

Tu m'effrayes ! Est-ce que ton père n'aurait pas écouté Milord Bomf-ton.

J U L I E.

Non.

CLAIRE.

Et M. d'Orbe..

JULIE.

Encore moins. - Mon père s'est emporté contr'eux avec tant de violence, que j'ai été obligée de me retirer, craignant que sa colère ne tombât sur moi : j'ai écouté cependant leur conversation. Milord & M. d'Orbe s'échauffèrent à leur tour ; en un mot, ne pouvant rien obtenir en faveur de mon cher ami, ils ont bû du punch & du thé, & sont devenus les meilleurs amis du monde... J'ai entendu parler de promenade & de M. de Wolmar. Je me suis retirée. Mais j'apprends qu'ils n'aillent tous les trois au-devant de lui. Voilà le résultat de leur entretien. Osaureus ne peut plus rester ici, & décemment je ne peux plus le voir.

CLAIRE.

Je te plains , cousine.

JULIE.

Je n'oserai jamais annoncer à mon Amant son départ. . Si tu t'en chargeais. Ah , Claire ! fais-moi ce plaisir. Je sens que je n'en ai pas la force. . .

CLAIRE.

Je le veux bien. Si pourtant de Wolmar ne vient point , comme son ami nous l'a promis , tu peux espérer encore. Osaureus ne sçait pas cette nouvelle. J'ai plus fait à moi seule , que toi , Milord & M. d'Orbe. Oh ! je veux que ton Amant m'en ait de l'obligation.

JULIE.

Il n'est peut-être plus ici : las de vivre , il se fera. .

CLAIRE.

Bon ! ne vas-tu pas te mettre des chimères dans la tête : on s'apper-

çoit , à ton discours , que tu as lû des Romains. Les hommes d'aujourd'hui ne sont pas si bêtes. Je me rappelle , à ce sujet , un couplet de chanson qui trouve ici fort à propos sa place. Je vais te le chanter (1).

AIR : *Janneton , tout de bon , &c.*

Dans ce siècle tous les amans
Sont pour la plûpart inconstans ;

Qu'est devenu cet ancien temps :

Ils étaient tous fidèles ;

Ils aimaient ,

Ils mouraient

Souvent pour leurs belles.

Vas, vas , le temps passé n'est plus.
Notre maître t'aime beaucoup ,
je l'avoue , & malgré son amour je
gagerais bien qu'il ne donnerait pas

(1) Nous avons été contraint de substituer ce couplet , l'original n'étant pas si expressif que celui-ci.

encore sa vie pour toi. Je t'assure qu'il demanderait à faire des réflexions. . . JULIE.

Ofaureus est assez Philosophe pour tout hasarder pour moi. Je suis sûre que si je ne suis pas à lui , il ne sera jamais à d'autre. .

CLAIR E.

Il est malheureux pour lui que son amour ne soit pas récompensé. Il est si constant , & il t'aime de si bon cœur. Jamais ton époux ne t'aimera comme lui.

JULIE.

Peins-toi l'horreur du nouvel état où je vais entrer , en comparaison de celui où j'étais avant le retour de mon Père. Aimer un Amant, en être adoré ! Quel charme ! Vivre avec un époux qu'on ne peut souffrir , & quitter pour lui un objet aimé ; quel supplice ! je ne puis y penser sans frémir.

58 OSAUREUS,

CLAIRE.

Tu as tort de tant réfléchir sur l'avenir. Tu n'es pas encore mariée; toutes les choses peuvent changer de face. S'il faut absolument que tu épouses M. de Wolmar; tu t'accoutumeras à sa façon de vivre; avec le temps on vient à bout de tout.

JULIE.

J'aime trop Osaureus. . . Mais le voici. Il m'aura entendu. . .

CLAIRE.

Non, non, il était trop loin.

S C E N E V.

JULIE, CLAIRE, OSAUREUS.

OSAUREUS.

C'EN est fait, Julie, je te perds pour toujours.

JULIE.

Sçaurais-tu, mon ami? . . .

O S A U R E U S.

Je sçais tout. Je viens de voir ton Père embrasser un inconnu, que je soupçonne être ton futur époux. Il l'entraînait même jusques dans sa maison.. Ce qui m'embarrasse pourtant, est que cet étranger refusait d'y entrer. Ce n'est que par la violence du Baron & celle de Milord qu'il a cédé. Cet inconnu est, selon toute apparence de Wolmar, & nous sommes perdus.

C L A I R E.

Ce ne sont là que des soupçons mal fondés ; car nous sçavons qu'il ne viendra pas ici d'aujourd'hui.

O S A U R E U S.

Comment le sçais-tu, Claire? ..

C L A I R E.

Parce que nous avons vû son ami, & l'ayant prévenu de tout ce qui se

60 O S A U R E U S ,
passait ici , il doit en avoir instruit
M. de Wolmar , qui ne s'y presen-
tera pas.

O S A U R E U S .

Quoi ! Julie ; il est venu ici un ami
de M. de Wolmar.

J U L I E .

Il n'est que trop vrai . .

O S A U R E U S .

Si c'était lui-même . .

J U L I E .

Je l'ai soupçonné dès qu'il a été
parti :

O S A U R E U S .

C'est certainement M. de Wolmar
que ton père vient d'embrasser . .

J U L I E .

Que nous sommes malheureux !
Il faut donc nous séparer !

C L A I R E .

C'est le parti le plus court. Les
réflexions deviennent inutiles à pré-
sent.

COMÉDIE. 61

JULIE.

Claire, Claire ! tu n'as jamais aimé. Tu ignores même ce que c'est que l'amour.

OSAUREUS.

Elle en est bien plus heureuse. Quoi ! Julie, je ne te verrais plus ! Ah ! ma douce amie ! Ame de mon ame, mon cœur, mon tout, tu me serais ravie. . Hélas !

JULIE.

Si j'étais la maîtresse de disposer de mon cœur. . Mais mon père s'y oppose. .

OSAUREUS.

Ton père s'y oppose. . Crois-moi, Julie ; un père n'est pas le maître du fort de sa fille. La seule loi, la véritable même, est la nature. Ecoute-la. Elle nous a unis, suivons notre penchant.

JULIE.

Ciel ! qu'oses-tu me proposer ?

62 O S A U R E U S ,
O S A U R E U S .

De m'aimer toujours.

J U L I E .

Mon malheur est de te trop aimer. Mon cœur est tout à toi. .

O S A U R E U S .

Tu m'aimes, & tu veux que je te quitte ?

C L A I R E .

Cela devrait être déjà fait ; car je tremble que M. le Baron ne vous surprenne ici.

O S A U R E U S .

Je vois bien qu'il faut partir. Croirais-tu , ma Julie , que ton père a eu l'indignité de me faire offrir des gages. A moi des gages. Je les lui ai renvoyés.

C L A I R E .

L'argent ne se refuse guères pourtant ; sur-tout aujourd'hui qu'il est rare.

COMÉDIE. 63

JULIE.

Cependant tu n'as point d'argent.

OSAUREUS.

Non. Mais tant que j'aurai de l'espérance, je n'ai besoin de rien.

CLAIRE.

Pour moi je n'en vois plus, mon cher maître, & j'en suis inconsolable.

OSAUREUS.

Mon arrêt, Julie, est donc tout-à-fait prononcé, ni Milord, ni M. d'Orbe, n'ont rien obtenu de ton père.

JULIE.

Il n'a rien voulu entendre; il a été inexorable.

CLAIRE.

Il faut qu'il ne vous aime guères, mon cher maître.

OSAUREUS.

Adieu Julie.. Adieu pour toujours.

64 O S A U R E U S ,

J U L I E .

Reste encore Osaureus ; je ne te laisserai pas partir sans argent.

C L A I R E .

Si j'ofais je vous en offrirais ; mais ce n'est pas à moi. .

J U L I E .

Prends cette bourse , mon ami , serait-il décent que tu me quittes sans recevoir quelques gages de moi ? .. Prends , je t'en conjure au nom de l'amour que tu as pour moi.

O S A U R E U S .

Tu es assez cruelle , & assez mon ennemie pour me forcer à recevoir ton argent. Quelle injure tu fais à ma philosophie. Ah ! Julie ! à ton Ami , à ton Amant , des gages ! .

C L A I R E .

Des gages ! voilà bien de quoi vous offenser. Pour un Philosophe vous avez bien peu d'intelligence ; ces pistoles que Julie vous donne sont

des gages de l'amitié qu'elle a pour vous.

O S A U R E U S.

C'est à ce titre, Julie, que je reçois ta bourse. . Je n'y toucherai jamais : que je ne songe à la Divinité que j'adorerai tout le reste de mes jours. Je vais traîner une vie languissante. Eloigné de ce que j'aime, que veux-tu que je devienne ? Ah mon aimable Amie ! si l'amour te parle si fort pour moi ; j'oserais te communiquer un projet qui ferait ton bonheur & le mien. . Y consentirais-tu ? Ah Ciel ! que cet espoir m'est agréable ! Je t'avais adressé un billet, dans le cas où je n'aurais pû te voir. . Je veux que tu en prennes lecture . . .
(Il cherche dans ses poches) Je ne le trouve pas. L'aurai-je égaré ? . Imprudent ! Mais non : je l'aurai laissé sur ma table. Ah Julie ! nos moments sont chers. . Mon trouble

66 O S A U R E U S ,

est extrême. . Je voudrais te parler ,
& je tremble.

C L A I R E .

Si ce billet est dans votre chambre, j'aurai bientôt fait d'aller vous le chercher. C'est donc à moi de vous tirer d'embarras ? Vous devez bien m'aimer, & je suis trop bonne ; Si je vous haïssais tous les deux, je n'aurais pas tant de peine & de complaisance. . . Je suis à vous dans la minute : vous me direz au moins ce que contient ce billet.

O S A U R E U S .

Que ne te devrai-je pas. . Il est à l'adresse de l'aimable Julie d'Etange.

C L A I R E .

C'est assez.

J U L I E ,

Quelle amie ! Vas, vole & reviens promptement.



S C E N E V I.**JULIE, OSAUREUS.****JULIE.**

Nous sommes seuls : tu peux me confier ton projet.

OSAUREUS.

Le hafard nous a bien servi ; car je ne me fouciais guères que Claire en foit instruite. . Mais dois-je te le confier. Je crains que ma Julie of-fensée. . ne. . . .

JULIE.

Ah ! parles, cher amant ? Tu com-mences à m'inquieter ? Quel est ce projet ?

OSAUREUS.

Il est si violent , Julie , & l'amour que j'ai pour toi me transporte si cruellement , que j'ai conçu le projet de m'unir à toi.

68 O S A U R E U S ,

J U L I E .

Ce serait là l'unique objet de mes désirs : parles , aurais-tu trouvé un moyen. . . .

O S A U R E U S .

Sans doute , & si tu m'aimes , tu ne dois pas hésiter à me suivre.

J U L I E .

Que dis - tu ? L'amour égare ta raison.

O S A U R E U S .

Ah , Julie ! J'ai prévu ton scrupule , & tu ne m'as jamais aimé.

J U L I E .

Ingrat ! moi , ne te pas aimer ! après tout ce que j'ai fait pour toi.

O S A U R E U S .

Perfide ! Si ton amour égale le mien , que risques-tu de me suivre ?

J U L I E .

Je risque ma réputation , mon honneur , ma vertu ; & c'est toi qui veut me ravir ces titres de sagesse ,

COMÉDIE. 69

dont je fais toute ma gloire. Y penses-tu bien, cher Osaureus ?

OSAUREUS.

Si j'y pense, aimable & tendre Julie; suit ton amant. Viens avec moi habiter ces déserts, ces rochers; la plus affreuse caverne serait pour moi un Palais lorsque tu l'habiterais avec ton ami. Rien, dans ces lieux ne troublerait notre amour. .

JULIE.

Moi ! vivre dans des rochers, au milieu des déserts, & parmi les bêtes féroces ! Tu me fais trembler ! Malheureuse Julie ! Malheureux Osaureus !

OSAUREUS.

J'ai tort, Julie ! les déserts ne sont pas faits pour te posséder. Viens à Paris, c'est la plus grande Ville de l'Europe, & la capitale de la France. Tous les plaisirs naissent sous tes pas. Mille adorateurs de tes char-

70 O S A U R E U S ,

mes s'empresseront de te plaire , tu n'écouteras que ton fidèle ami , & & je serai le mortel le plus heureux de l'Univers , en faisant mille jaloux de mon bonheur.

J U L I E .

A Paris ! qu'y ferais-tu avec moi ? Tu n'as pas de biens. Je serais à ta charge ; je t'embarrasserais plus que tu ne penses.

O S A U R E U S .

Ma Julie m'embarrasser ! Les jours que je passerai avec toi me sembleront des minutes. A l'égard des biens , mettons notre confiance en la providence. Un vrai Philosophe ne songe point à l'avenir. Au surplus je sçai la musique , j'en compose fort joliment & je la copie encore mieux. Ce sera là mes occupations. Pour te plaire & ne te laisser manquer de rien , je ferai tout. Avec

l'esprit que j'ai, . . . nous vivrons avec aisance.

J U L I E.

On ne réussit pas toujours. Je connais tes talens , & quelques grands qu'ils soient , s'il faut que tu les employes pour vivre , c'est une pauvre ressource.

O S A U R E U S.

Mes occupations ne seront pas bornées là. J'ai déjà commencé un *Livre sur l'inégalité des conditions*. C'est ton père, oui Julie, c'est lui qui m'a fait concevoir ce projet. Il te refuse à mon amour , parce que je ne suis pas gentilhomme , & que je n'ai pas de bien. Pour me venger, je lui ferai voir, si jamais il fait la lecture de mon ouvrage , que tous les hommes sont égaux , & qu'il n'y a non plus de distinction entre nous autres mortels qu'il n'y en a entre les animaux. J'écris ce livre avec un

plaisir infini. Je veux que ton père en creve de dépit : j'y employe toute mon éloquence, & je te réponds d'un succès merveilleux. Je le ferai imprimer en Hollande, d'où je tirerai une somme considérable, que je soumettrai à ton œconomie.

J U L I E.

C'est-à-dire, mon bel ami, que tu joindras la qualité d'Auteur à celle de Philosophe. Ne me disais-tu pas, il y a un moment, qu'un Philosophe devait être désintéressé. Je trouve que c'est être mercenaire que de vendre ses ouvrages un si haut prix : c'est priver le Public de les acquérir sur le taux que le Libraire est obligé de les vendre pour retirer ses frais.

O S A U R E U S ,

C'est son affaire, & la mienne est de rendre mon ouvrage parfait. Lui donner, cela ne serait pas juste. Il faut

faut vivre *item* : Le Créateur ne nous a imposé la peine du travail que pour notre subsistance ; donc nous ne l'offensons pas , en tirant un lucre de nos ouvrages. Crois-moi, Julie, viens avec moi ; j'ai une idée de fortune qui ne peut m'échapper.

J U L I E.

Non , je ne puis me résoudre à me séparer de mon père. Malgré son injustice , je l'aime toujours. Ce n'est pas ta fortune actuelle qui me répugne ; car si mon père voulait consentir à notre bonheur , je serais en reconnoissance, la première à me jeter à ses genoux.

O S A U R E U S.

Ton père est un barbare. Sans sentimens, sans égards, il te marie.. Et toi, Julie, tu ne m'aimes plus. Rien ne me le dît. Tu m'as trompé par une apparence de sentimens que tu n'avais pas. Après ce que je

D

veux faire pour t'engager à me suivre, tu appréhendes d'être malheureuse avec moi. . Moi, qui m'exposerais aux tourmens les plus grands pour toi ! Tu m'abandonnes. . Saches donc encore ce que je ferais pour te rendre heureuse. Tu aimes la musique Italienne ; tu m'as souvent dit que la musique Française était tout-à-fait ridicule , & qu'elle n'avait pas l'Harmonie & la gaité de l'Italienne. Eh bien ! pour te complaire , j'écraserai la musique Française du poids de ma Critique (1). Tu n'aimes pas les Romans ; je m'armerai contre ce genre d'écrire. Tu hais la Comédie ; je m'acharnerai contre les Spectacles. (2) Je ferai tout , en un mot,

(1) Lettre sur la Musique Française , in-8°.

(2) J. J. Rousseau à M. d'Alembert , sur les Spectacles , in-8°.

pour te convaincre de la passion que tu m'as inspirée.

JULIE.

Et tu crois enfin , mon pauvre Osaureus , (car je vois que l'amour t'a troublé le cerveau) te faire des rentes & une réputation solide , en t'emportant & en déchirant les écrits des uns , & les mœurs des autres.

OSAUREUS.

Je sçai un moyen sûr pour me faire un nom dans la Littérature. Je commencerai d'abord par faire un Opéra (1) , ensuite une Comédie (2). Je joindrai à ces ouvrages les Critiques dont je viens de te parler , & avec tout cela , ma fortune est assurée. Voici , ma chere amie , une exposition de ma vie avenir ; la

(1) Le Devin de Village.

(2) Narcisse , ou l'Amant de lui-même , Comédie , qui mourut dès sa naissance.

partager avec moi , c'est mettre le comble à ma félicité.

J U L I E .

Avec ta Philosophie , mon cher Osaureus , tu cherches à me séduire. Je te vois venir de loin. Vas , je ne serai pas assez faible pour te suivre. Je m'apperçois , mais trop tard , que tu m'as abusée dans ces conversations , où la vertu s'exprimait par ta bouche , & je ne découvre plus en toi qu'un ravisseur , qui ne cherche à amuser sa proie que pour la mieux surprendre dans ses filets. Adieu.

O S A U R E U S *l'arrêtant.*

Julie , que faites-vous ? vous voulez me perdre !

J U L I E .

Non , le Ciel m'est témoin que je ne veux que te fuir. Je rougis même de t'avoir écouté si longtemps. Claire , que je vais rejoindre ,

t'expliquera mes dernières volontés.

O S A U R E U S.

Quel coup de foudre ! Ah Dieux !
Ma Julie n'est plus pour moi : elle
m'abandonne. (*il se jette aux genoux
de Julie*) Jettes encore un regard de
pitié sur ton ami. Crains mon dés-
espoir ?

J U L I E.

Mon ami ne mérite plus que mon
indignation. . Ah Ciel ! éloignez-
vous, Osaureus , voilà mon Père !
il est avec Milord & M. d'Orbe ! . . .
Fuyez de ces lieux. . .



 SCENE VII.

LE BARON, MILORD BOMSTON, JULIE, D'ORBE, DE WOLMAR, OSAUREUS.

LE BARON.

QUE vois-je ? M. le Précepteur aux genoux de ma fille ! voilà donc mes soupçons confirmés !

JULIE *courant à son Pere.*

Ah ! mon Pere. Pardonnez à votre fille ; j'aimais Osaureus : je reconnais mes torts, & je suis prête d'obéir à vos ordres.

OSAUREUS, *à part.*

Confus & pétrifié de tout ce que j'entends, il ne me reste plus qu'un parti à prendre ; c'est la fuite.

LE BARON *arrêtant Osaureus, lui parle avec ironie.*

Un moment, Monsieur ; nous

avons encore besoin de vous ; j'espère que vous ne nous refuserez pas d'être témoin de cette scène : vous y êtes même nécessaire pour la rendre plus intéressante.

JULIE regardant M. de Wolmar.

Que vois-je ! c'est-là cet inconnu qui se disait l'ami de Wolmar. Sa présence repand en moi un trouble que je ne puis cacher. Si c'était de Wolmar ! tout me dit que c'est lui.

OSAREUS au Baron.

Monsieur , je suis trop coupable à vos yeux pour être digne de l'honneur que vous voulez me faire ; daignez me dispenser de rester. Des affaires. . .

MILORD.

Ah ! M. le Précepteur , vous resterez , s'il vous plaît.

D'ORBE à part.

Comment se tirera-t-il de tout ceci , avec tout son esprit ?

LE BARON à *Osaureus*.

Je suis charmé de votre docilité, qui est rare dans un pédant : Voilà, mon ami (*il montre de Wolmar*) qui prendra le soin d'instruire dorénavant ma fille ; c'est M. de Wolmar. .

J U L I E à *son Pere*.

Quoi ! c'est-là mon Pere, M. de Wolmar ! (*à de Wolmar*) Ah ! Monsieur ! pourquoi m'avez-vous trompée, en ne vous faisant pas connaître ? Votre générosité est sans exemple, & le don de ma main ne peut trop récompenser ce que vous avez voulu faire pour moi.

D E W O L M A R.

J'aurais été au désespoir, Mademoiselle, d'empêcher votre bonheur, & si le hasard ne m'eût fait rencontrer M. le Baron votre Pere, je fuyais de ces lieux ;

LE BARON.

Vous vous êtes donc déjà vû, mes enfans !

JULIE.

Oui, mon Pere ; sous le prétexte d'être l'ami de M. de Wolmar, Monsieur est venu ici. Dans l'espérance que j'avais conçue, que vous vous rendriez aux prières de Milord & de M. d'Orbe : j'avais prié Monsieur de dire à son ami de retirer sa parole.

LE BARON *à de Wolmar.*

Voilà une plaisante aventure. Je t'en aime davantage, mon ami.

MILORD.

Et M. de Wolmar partait donc sans voir M. le Baron ?

DE WOLMAR.

Oui, Milord ; mais ce n'était pas sans émotion. La vûe de Julie m'avait si fort pénétré, que c'était avec peine que je m'éloignais de ces lieux, lorsque le Baron m'a apperçu.

Je ne suis plus surpris, si vous vous êtes fait prier avec tant de force pour entrer dans cette maison.

M I L O R D.

Vous aviez tort. Que craigniez-vous ?

D E W O L M A R.

Démanquer à la parole que j'avais donné à l'aimable Julie.

M I L O R D.

Baron, voilà un honnête homme de gendre. Tu ne pouvais mieux choisir.

O S A U R E U S à *Milord.*

Quoi ! Milord, vous approuvez cette alliance !

M I L O R D.

Tu nous fais songer à toi. . J'approuve cet hymen parce qu'il est raisonnable. Ne vois-tu pas que tu nous fers de risée.

OSAREUS.

C'en est trop, Milord, & si vous avez du cœur, nous nous reverrons.

LE BARON *montrant sa poche.*

Doucement, M. le pédagogue. Nous avons ici des armes qui feront tomber les vôtres des mains.

JULIE à M. de Wolmar.

Mon sieur, je vous conjure par notre union prochaine, de fléchir la colère de mon Père. Je crains...

DE WOLMAR, à Julie.

Il suffit, Mademoiselle. *(au Baron)* Mon ami, en faveur de mon hymen, daignez. . .

D'ORBE.

Venez, venez, Claire, vous arrivez à propos. J'étais inquiet de vous. C'est avec impatience que l'on vous attend.



SCENE VIII.

LE BARON, JULIE, MILORD BOMSTON, DE WOLMAR, CLAIRE, D'ORBE, OSAUREUS.

CLAIRE.

JE ne croyais pas trouver ici si bonne compagnie. . . Bon jour, M. d'Orbe : Voilà M. le Baron , une lettre que l'on m'a prié de ne remettre qu'à vous.

OSAUREUS *à Claire.*

Tu te trompes, Claire, c'est à moi. . .

CLAIRE.

Non, non, c'est pour M. le Baron.

DE WOLMAR.

Donne. (*à M. de Wolmar*) Elle est de ton écriture.

DE WOLMAR.

Il est vrai ; mais il est inutile que vous la lisiez.

LE BARON.

Si fait. . Je veux voir ce qu'elle contient. (il lit.)

Quand vous m'avez promis votre fille , Monsieur , je fus extrêmement flatté de l'honneur que vous me faisiez ; mais je ne reçus votre parole qu'aux conditions que vous ne gêneriez pas son inclination. J'ai appris que ma présence troublerait son repos , & qu'elle aime un jeune homme , qui seul peut faire son bonheur. Trouvez bon que je retire ma parole. .

DE WOLMAR.

LE BARON.

Qu'en dites-vous, Messieurs, vous ne vous attendiez pas à ce denouement.

CLAIRE à M. de Wolmar.

Comment ! c'est vous, Monsieur, qui êtes M. de Wolmar ! vous n'êtes

86 O S A U R E U S ,

pas de bonne foi , puisque vous vous êtes dit son ami pour nous tirer les vers du nez. J U L I E .

Non , Claire , Monsieur a tenu parole , & cette lettre rend justice à sa probité.

C L A I R E *à part.*

Il y a ici bien du nouveau , ce me semble , & notre maître est disgracié tout-à-fait.

D E W O L M A R .

Croyez-moi , M. le Baron ; la présence de Monsieur (*Osaureus*) est ici de trop ; s'il se retirait..

M I L O R D .

Je ne suis point de cet avis ;

L E B A R O N .

Ni moi , je veux le mortifier jusqu'au bout.

C L A I R E , *à Osaureus.*

A propos , je n'ai pû trouver votre lettre. Je l'ai cherché envain par toute votre chambre.

OSAREUS.

Tout est dit pour moi , Claire , & je suis le plus à plaindre des hommes.

LE BARON.

Sommes-nous tous ici ?

D'ORBE.

Oui. . Vous allez , sans doute , nous faire part de la trouvaille que vous venez de faire.

LE BARON.

La voici , Messieurs ; regardez bien ; c'est une lettre , de M. le Précepteur , à ma fille.

OSAREUS , à part.

Ah Ciel ! je suis perdu ! c'est mon billet : voilà mon projet au diable.

MILORD.

M. Osareus lui fait peut-être ses adieux. .

D'ORBE.

Il y a toute apparence.

88 O S A U R E U S ,
L E B A R O N *à sa fille.*

Reconnaissez-vous cette écriture,
ma fille. .

J U L I E .

Oui , mon Pere. Mais cette lettre
n'est point parvenue jusqu'à moi.

L E B A R O N .

Jetez les yeux , Messieurs , sur
cet écrit ; vous y verrez les sentimens
de cet homme d'esprit , vertueux ,
dont les conseils étaient dictés par
la sagesse , .. à ce que vous prétendiez.

D' O R B E *après avoir lû.*

Il voulait enlever Julie ! Ah mal-
heureux !

M I L O R D .

C'est excellent , par exemple ; un
Précepteur enlever son Ecolière !
Mon cher ami , tu ne me disais pas
cela tantôt. Voilà un talent que tu
ne m'a pas avoué.

D E W O L M A R .

Ah Julie ! Vous repentirez-vous

COMÉDIE. 89

à présent de vous unir à moi.

JULIE.

Mon Pere , Messieurs , je vous en conjure , pour mon honneur & pour mon repos , cessez d'insulter à ce malheureux ; il est assez puni.

CLAIRE à *Osaureus*.

Vous avez été capable de concevoir un tel projet. Vous êtes un monstre , & je vous retire mon amitié.

OSAUREUS.

Jour malheureux ! où me cacher !

CLAIRE.

Que penserez-vous de moi , Messieurs , quand vous sçaurez que j'ai cherché cette lettre depuis une heure. Je n'avais garde de la trouver.

LE BARON.

Le Ciel veut que tout se découvre.

D'ORBE.

Cela n'aurait pas été , s'il eût approuvé leurs amours.

DE W O L M A R à *Osaureus*.

Marchez devant moi , Monsieur ;
je vais favoriser votre évasion. Sor-
tez. . .

O S A U R E U S .

Que vous êtes honnête homme ! Je
n'oublierai jamais le service que vous
me rendez pour le présent , & je sens
que vous ferez le bonheur de Julie.
Elle est bien digne d'être aimée.

L E B A R O N .

Je crois qu'il raisonne. Il fait fort
bien de sortir ; car sans la considéra-
tion que j'ai pour vous , Messieurs ,
j'aurais fait de lui un nouvel Abai-
lard.

O S A U R E U S *entendant ces derniers
mots , précipite ses pas.*

Grands Dieux ! il ne fait plus bon
ici pour moi , & je viens de l'échap-
per belle.

SCENE IX.

& dernière.

LE BARON, JULIE, MILORD, DE WOLMAR, D'ORBE, CLAIRE.

MILORD.

Monsieur le Baron, vous avez diablement mortifié son amour propre.

DE WOLMAR.

Un peu trop. . Il faut pardonner à la jeunesse.

D'ORBE,

Il est sorti ; ne nous inquiétons plus de lui :

CLAIRE.

Qui aurait jamais cru cela de notre maître ? Il a l'air si sage & si doux. En venir à ces extrémités! . . .

O S A U R E U S ,
L E B A R O N .

N'y songeons plus. Vous , Julie ,
donnez la main à votre futur époux :
& souvenez-vous toujours que je lui
dois la vie.

J U L I E .

Je la donne , mon Pere , avec plai-
sir , & je serai trop heureuse si Mon-
sieur la reçoit de même.

D E W O L M A R .

Ah ! Mademoiselle , ce que j'en-
tends confirme mon bonheur. . .
Dès le moment que j'ai eu le plaisir
de vous voir , j'ai senti pour vous
la plus forte inclination. Voilà l'ef-
fet qu'ont fait sur moi vos divins
appas.

L E B A R O N *embrassant sa fille.*

Soiez heureux , mes enfans. Que
ce baiser que je vous donne , ma fil-
le , vous serve d'exemple : c'est le
signe du pardon. De votre côté , Ju-
lie , embrassez votre époux.

COMÉDIE. 93

Julie embrasse de Wolmar.

DE WOLMAR.

Ah mon ami ! En comblant mes vœux , vous me rendez au centuple ce que j'ai fait pour vous.

MILORD.

Je lui en défie , parbleu ; le service de la vie est impayable.

D'ORBE.

Eh bien ! Claire ; verrez-vous cette union sans songer à la nôtre ?

LE BARON.

Ma chère Parente , il faut se rendre. Je vous fers ici de Pere ; mais cependant si vous aviez la moindre répugnance. . .

MILORD.

Encore un mariage ! Cela me fait plaisir.

CLAIRE.

J'ai été élevée avec ma Cousine ; nous avons appris ensemble ce que nous sçavons ; je n'ai jamais rien fait

que d'après ses conseils. Aujourd'hui elle se marie ; pour suivre son exemple , recevez ma main , M. d'Orbe. Je vous promets de faire pour vous , ce que Julie fera pour son époux.

M. D' O R B E *baisant la main de*
Clair.

Je n'attendais rien moins de votre amour pour moi.

J U L I E .

Claire , M. d'Orbe n'aura pas de reproche à me faire des avis que je te donnerai.

C L A I R E .

Il faut une noce au moins , car j'aime à danser , & ma Cousine s'en acquitte avec tant de graces . . .

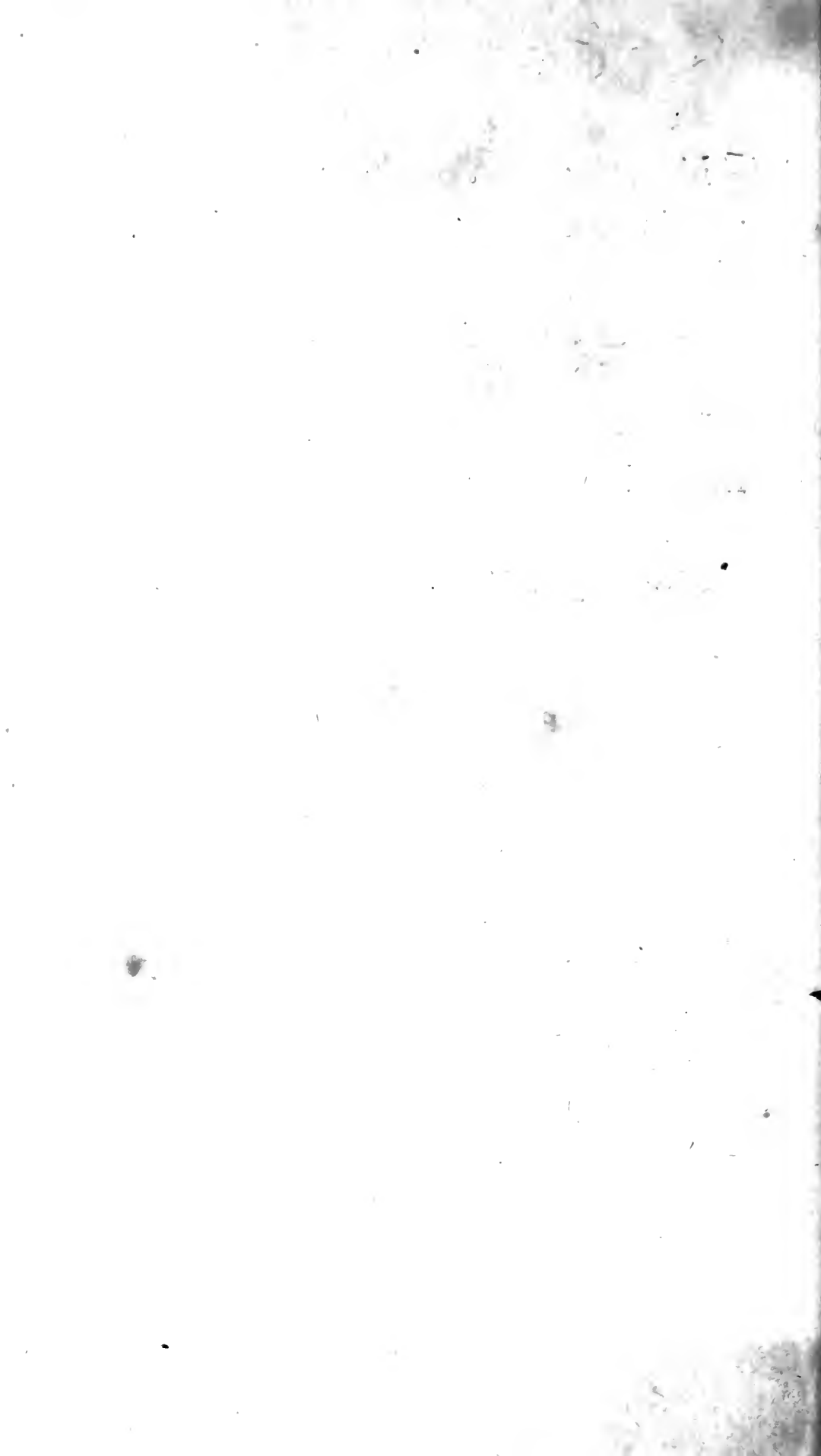
L E B A R O N .

Des deux , nous n'en ferons qu'une. Rentrons dans mon appartement , pour y signer les Contrats. Milord nous fera sans doute l'honneur d'être des nôtres.

COMÉDIE. 95
MILORD.

M. le Baron, vous m'en priez. Je reçois cet avantage avec plaisir. Mais quand vous ne m'auriez pas invité ; je suis bien aise de vous dire que je suis si satisfait de cette double alliance, que je m'en serais prié moi-même.

Fin du second & dernier Acte.



3057



**Library
of the
University of Toronto**

12 01 1912

